

LE POMMIER.

Ce n'était pas un méchant garçon que Jacques, un peu vil seulement et résistant difficilement à son premier mouvement. Etudiant en droit, très travailleur, philosophe imbu de Schopenhauer, il menait la vie dure, manquant d'argent, donnant des leçons, bref, mangeant cette vache que nulle inoculation n'a pu préserver encore de la rage.

Ce n'était pas un méchant garçon, au fond. Mais le fardeau commençait à lui sembler très lourd, et, parfois, il avait des révoltes qu'il pouvait à l'occasion — ainsi qu'on va le voir, — l'emporter sur un vent trop lointain.

Un samedi d'été, l'estomac et la foudre vides, rageant à la pensée de certaine partie projetée pour le lendemain et à laquelle il ne pourrait prendre part faute d'y aller, il se mit à marcher à travers Paris, piquant droit devant lui, franchissant les faubourgs et finalement, à huit heures du soir, se trouva dans la plaine d'Aubervilliers, sur une route longue et nue, ligne de craie dans le noir.

Alors, malchance insigne, de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber, en même temps que le tonnerre grondait. Jacques n'était pas un poltron, il n'avait pas de préjugés et se souciait fort peu de la foudre, mais beaucoup plus de la pluie qui transperçait ses habits, précieux au point de vue budgétaire, et sa peau, frêle défense contre la pneumonie.

Point d'abri : à droite comme à gauche de la route, la plaine profonde et nue. Enfin, par bonheur, un arbre, un seul, un pommier légèrement penché, un bon diable de pommier qui ressemblait à un homme ivre, ayant son chapeau sur l'oreille. Jacques lui adressa un petit salut et se blottit sous les branches.

L'orage redoublait : évidemment Jacques, qui n'était pas un méchant garçon, se sentait pour tant exaspéré contre le sort. Ces choses n'arrivaient qu'à lui. La nature lui en voulait. Il brandit son poing vers les ténébres où la pluie mettait des raies d'acier, ainsi qu'on le voit au théâtre.

— Brrr ! Brrr ! quel chien de temps ! — et un second personnage vint, tout grognant, se coller contre le tronc du pommier, le dos tourné à l'encontre de Jacques qu'il n'avait pas vu. Ce n'était pas un homme, c'était un animal, tout apparement, un maquison qui venait de conclure quelque affaire, car il grondait entre ses dents :

— C'est amusant, oui ! et ces animaux-là qui m'ont fait boire et m'ont pris ma voiture ! Revient à pied, par un temps pareil ! ... et avec de l'argent sur soi !

Jacques n'était pas un méchant garçon. Il faut le répéter encore une fois, car, à partir de ce moment, on aurait pu concevoir quelques doutes sur son caractère.

Entendant le bredouillement de cet inconnu et convaincu que, même sur demande polie, il n'en obtiendrait pas un prêt, Jacques tourna doucement autour de l'arbre, saisit l'homme à la gorge et, comme il était très fort, l'étrangla. Ce préliminaire accompli, il lui prit sa bourse, la vida dans sa poche, la jeta à terre auprès du corps et, comme il se faisait tard, s'éloigna dans la direction de Paris.

Le pommier, qui n'avait pas bougé pendant cet incident, se mit à le suivre.

Il n'est pas d'usage courant qu'un pommier suive un homme qui vient d'en étrangler un autre ; il serait donc injuste de taxer Jacques de faiblesse, sous le prétexte qu'il fut un peu surpris.

Entendant derrière lui, sur la route, le glissement des racines, il se retourna et vit l'arbre, noir sur noir.

— Bon, fit-il, voici que j'ai l'esprit troublé ! manque d'habitude, sans doute. Cela se fera.

Il reprit sa marche et l'arbre continua à le suivre.

— Où je suis fou, réfléchissait Jacques, ou ce qui se produit ici est une manifestation encore inexpliquée des forces naturelles. Je le saurais bien tout à l'heure ; car il n'est pas supposable que les gabegious, qui sont hommes de sens rassis, puissent passer ainsi un pommier, sans tout au moins hasarder une observation.

A la barrière, les employés ne se dérangèrent même pas. Le pommier ne parut pas avoir souffert d'eux, et Jacques et l'arbre se trouvèrent, l'un derrière l'autre, dans les rues de Paris.

Jacques se remit à méditer.

— Donc, se disait-il, il est bien prouvé maintenant que ce pommier est une forme visible de rémorans : tel Banquo apparut à Macbeth, tel le Commandeur à Don Juan. Ce cas d'hallucination est d'autant plus bizarre que je n'éprouve aucun remords. Ce pommier me paraît méconnaître toutes les traditions. N'importe ! j'ai de l'argent, je passerai une bonne nuit, et le pommier, demain matin, sera retourné à sa place. Effet raté, mon bon !

C'était, on le voit, un esprit calme et qui savait se plier aux circonstances.

Il hâta le pas, non pour échapper

à son pommier, qui paraissait avoir la racine infatigable, mais pour plus tôt se reposer lui-même, après avoir compté, avec satisfaction, la somme qu'il égrenait sous ses doigts, dans sa poche.

Il arriva à son hôtel, rue de Seine. Devant la porte, il se demandait si le pommier entrerait, et il eut presque un sentiment d'intérêt pour lui, en songeant à l'étréoussé du couloir dans lequel certainement il se froisserait les branches.

Il sonna, ouvrit, referma. Le pommier était resté dehors. Jacques eut un sourire, non que son pommier le gênât ; mais il pensait à sa logeuse qui n'aurait pas voulu rentrer accompagné, la nuit.

Arrivé dans sa chambre, Jacques, à la lueur de sa bougie, constata que, tant en pièces d'or qu'en écus, l'opération lui avait rapporté 800 et quelques francs. Ce n'était pas rentrer bredouille.

Soudain, il se reprocha de n'avoir pas songé à son pommier qui, en somme, avait joué très discrètement son rôle vengeur, et, soulevant le rideau, il regarda par les carreaux.

Le pommier était sur le trottoir, allant de long en large, très calme. Jacques remarqua même qu'il se détournait poliment pour laisser passer deux sergents de ville.

Jacques se coucha et dormit jusqu'au matin.

Vers neuf heures il s'éveilla. On frappait à coups de poing dans le panneau de sa porte. Il se dressa, les yeux gros de sommeil. Ohé ! Ohé ! C'étaient les amis qui venaient le chercher pour la partie projetée en vue de laquelle il avait dû se procurer quelques ressources. Tout joyeux, il ouvrit et les gais propos commencent, pendant qu'il s'habillait. Il glissa quelques louis dans sa poche et, dispos, descendit.

Le pommier, qui stationnait respectueusement sur le trottoir, se mit immédiatement à le suivre, et lui adressa un petit salut.

Le garçon, ne comprenant pas, parut vexé, Jacques rit très fort. Il lui avait semblé, d'ailleurs, que le pommier avait, de la branche, esquissé un geste de refus. Sans doute, c'était un pommier sobre ou tout au moins qui ne prenait rien le matin.

On discutait l'itinéraire, puis on se décida pour Nogent-sur-Marne. Jacques parla de fréter un sapin pour la Ba-tille. Ce fut un ravissement.

— Hein ? il va falloir trienter des racines ! dit Jacques à son pommier, en lui adressant un coup de coude amical.

Impossible, le pommier se tint sur le bord du trottoir, pendant qu'on embarquait, puis il suivit le fiacre, au petit trot. Penché à la portière, Jacques le regardait. Un moment, il jeta un cri d'effroi. Son pommier avait failli se faire écraser. Par bonheur, il avait pu gagner le refuge à temps.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc ? lui demandèrent les camarades.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il, j'ai mon pommier...

— Il a son pommier ! Il a son pommier ! Déjà !...

Au chemin de fer, le pommier ne s'égarait pas, Jacques trouva qu'après tout il y avait cruauté de sa part à surmener ainsi son arbre, auquel — parole d'honneur ! — il commençait à s'attacher. Mais il fut bientôt rassuré, le pommier descendit sur la voie sans billet, le gaillard ! — et restant toujours dans les bonnes traditions, il se tint à la portière du wagon, caracolant à la façon d'un garde de corps suivant le carrosse du souverain.

Seulement, Jacques, tout à son pommier, négligeait un peu trop les amis dont l'un lui adressa de doux reproches.

— Tu es jaloux de mon pommier ? demanda-t-il en riant.

Pommier ! Pommier ! on se mit à chanter sur un air de ces refrains qui sont les fanfares de la popularité. On improvisa même des paroles un peu vives ; Jacques craignit qu'on ne blessât son pommier. Mais celui-ci gardait son impassibilité de bon goût, à l'anglaise.

A la gare, c'était une épouvantable cohue. Jacques faillit perdre son pommier ; mais rien n'est comode comme d'avoir, dans la foule, un ami de haute taille. Il le vit se dégager adroitement et reprendre son poste, fidèlement. C'était décidément un pommier de confiance.

On alla s'installer dans un cabaret, au bord de la Marne. Cette fois, Jacques se sentit mal à l'aise, n'était-il pas inconvenant, anti-démocratique, de s'installer confortablement sur la terrasse, un égoïste, et de laisser son pommier seul ainsi, sur le chemin se promenant, les branches derrière le dos ? Pourtant il n'osa pas se lever.

O folles gaites de la jeunesse ! O rives argentines ! O franchises

lippées de fuchsine ! La causerie crépitait, les vins glouglouaient, Jacques éprouvait un exquis bien-être, ayant passé récemment par une période de privations. Il s'exaltait même un peu plus que de raison, mais que voulez-vous ? On n'a pas toujours étranglé un maquison la veille, on n'a pas toujours un pommier qui fait le pied de grue devant son restaurant. Donc, sa joyeuseté un peu excessive était excusable, d'autant que ses amis ne manquaient pas à lui tenir tête.

Généreux, il jeta un verre de champagne aux branches de son pommier.

— En canot, en canot ! à l'île des Loups !

— Non, non, cria Jacques qui s'attendrissait, il ne sait peut-être pas nager...

— Qui ?

— Mon p...

— Pommier, pommier ! la scie est drôle ! Bravo !

Jacques rougit un peu. Ces gens ne le comprendraient jamais. Il regarda son pommier, comme pour le consulter, et il lui parut que l'arbre ne redoutait pas une petite promenade sur l'eau, histoire sans doute de s'humecter la racine.

Le canot démarra. L'arbre s'efforça de le suivre, gracieusement, et marcha sur le flot, sans faire d'embaras. Jacques le suivait de l'œil, prêt à lui tendre la perche, en cas de besoin.

Jacques était abominablement ivre. Il cria à ses amis : — Vous m'ennuyez tous ! Votre compagnie m'horripile, je vous lâche, je m'en vais avec mon pommier...

On rit encore, on essaya de le retenir, mais en vain.

Il faisait nuit. Il suivait la berge, accompagné de son pommier. Seulement il éprouvait une véritable honte, car il titubait horriblement, humilié devant l'arbre, qui, n'ayant rien pris, se tenait toujours très droit, un peu gourmeux même.

Jacques zigzagait de la façon la plus déplorable, à quelques centimètres de la crête. Sentant la nécessité d'un point d'appui, il s'approcha de son pommier et lui dit, la bouche pâteuse :

— Tu es mon ami... soutiens-moi !

Et s'affala contre lui. Mais son corps ne rencontra rien que le vide, il trébucha, roula sur la déclivité de la berge, tomba dans l'eau, eut une congestion et se noya.

Le pommier, resté seul, retourna à la plaine d'Aubervilliers.

LE PANTHÉON DES ROIS DE SUÈDE.

Des fenêtres de leur palais, les rois de Suède peuvent contempler le temple où ils reposent pour l'éternité. L'église de Riddarholm, avec sa haute tour et sa flèche à jour, et c'est une perpétuelle leçon de philosophie qui leur est donnée. Les transformations successives de ce monument, né gothique et portant, en quelque sorte de chaque siècle, jusqu'à des restaurations modernes, doivent être aussi un symbolique enseignement pour des souverains, en leur rappelant qu'il n'est rien d'immuable.

J'ai gardé une impression assez vive de ma visite à ce Panthéon suédois, qui a une physionomie originale, en sa simplicité. Stockholm, qui a tant de charme quand un peu de soleil éclaire son panorama riche en points de vue divers, avec ses édifices se reflétant dans ses innombrables nappes d'eau, était, en ce jour d'été, noyé sous une irritante pluie fine et, touriste chassé de la rue par ce temps maussade, je restai plus longtemps que ne le font d'habitude les étrangers dans l'église où dorment, à l'exception du dernier Wasa, — dont la tombe oubliée se trouve en quelque cimetière de Suisse, — tous ceux qui régneront sur la Suède. Nulle part, je crois, ne sont accumulés tant de rois. Sauf quelques-uns d'entre eux, ils tiennent peu de place, d'ailleurs, et leur dépouille est conservée sans grand pompe. Sous ces voûtes, nul ornement religieux mais, par une évocation du vieux passé militaire, par une tapisserie de drap d'or jadis conquis, dont la soie déchirée par les balles, n'a que des couleurs atténuées. Mais ce qui est d'un aspect particulier et saisissant, c'est, le long des piliers, la série de pyramides, de trophées d'anciennes victoires, dans un pittoresque pêle-mêle, avec, à leur base, les grands tambours armés sur lesquels se battait la charge, faisant se ruier des bataillons les uns contre les autres. Ce sont là des armes de toute sorte, sabres, épées, mousquets de la guerre de Trente Ans ; fragments d'armures, cuirasses, gantelets, casques ; héros défunts, uniformes de toutes les époques, shakos énormes, bonnets à poil, épaulettes, habits de nuances claires, dont le drap gras encore de larges taches

LE DESSIN

de sang. Puis, comme jetés sur cet amas de choses de guerre, les longues trompettes, avec leur pièce d'effroi armoriée, quelque angle noir sur fond blanc, qui apparaît dans les plus. Ces drapeaux, russes, danois, on les retrouve, noblement disposés, sur le sarcophage de marbre vert de Gustave-Adolphe. Le roi tué à Lutzen, enseveli dans son triomphe, et sur celui de Charles XII, qui semble garder, dans son sommeil suprême, un lion d'un beau mouvement. De larges espaces séparent ces monuments, contenant les restes de ces princes, s'élevant ainsi hors de terre. Le plus majestueux est celui de Charles XIV, de Bernadotte, avec sa masse imposante de porphyre. Le Grand Parvenu voulut une tombe plus vaste que celle de ses prédécesseurs, ne pouvant oublier, après son long règne pacifique, sa gloire d'autrefois, dont, sur le trône, prêté par Mlle Eugénie, il avait gardé la nostalgie et que, en ses dernières années, il cherchait à raviver par des publications inspirées par lui...

Sur les murs de l'église, courent les armes peintes des compagnons de l'ordre des Séraphins, et, parmi tous ces vieux signes héraldiques, on aperçoit, soudain, l'écusson de la République française, rappelant les Présidents, qui furent membres de l'Ordre, et mettant, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sorte de jeunesse parmi ces blasons des siècles évanouis. Le hasard, sans doute, l'a fait placer, cet écusson, non loin des énotaphes qui consacrent la mémoire des monarches fondateurs du royaume.

Mais ce sont les caveaux de Riddarholm qui donnent la vision vraiment singulière et émouvante, ces caveaux humides, où flotte une odeur de moisi. Là il n'y a plus aucun faste, aucune apparence de splendeur. Dans les salles de ces souterrains, s'étagent les cercueils de plomb, alignés sur des tréteaux recouverts de draperies noires usées, souvent effilochées. Toute l'histoire de la Suède se déroule par ses morts, qui ne sont séparés du curieux descendu auprès d'eux que par les quelques centimètres d'épaisseur de leur bière, n'ayant, pour les distinguer, dans la similitude de cet appareil égalitaire, qu'une plaque d'argent. Ils sont là, côte à côte, ceux qui gouvernèrent l'Etat, le firent plus grand, portèrent ses armes au loin, ou subirent ses revers, ou, comme Gustave III, tombèrent sous le fer de sujets révoltés. Ils sont si nombreux qu'ils semblent se disputer l'espace médiocre qui suffit à une dépouille humaine, n'ayant pas même la pierre tombale à laquelle peut prétendre le moindre bourgeois. J'aperçus, à perte de vue, ces cercueils, à la lumière tremblotante d'une bougie que tenait la gardienne de l'église, et, comme je m'attardais en cette contemplation, elle posa familièrement son bougeoir, en personne chez qui l'habitude avait éמושé toute velléité de réflexions philosophiques, sur un de ces rois, dont le drap portait déjà la trace de quelques taches de cire. N'ayant plus la fatigue de tendre le bras, elle me laissa errer à mon gré, dans le rayon de la lumière. Tous ces puissants de la terre de jadis n'avaient plus, pour veiller sur eux, que cette bonne femme indifférente qui les traitait avec un peu de sans-çon, dont je ne laissais pas d'être étonné. Combien de leur érouvait, à ces morts illustres, qu'ils étaient bien morts, en effet, et que, même pour celle qui vivait d'eux, ils ne comptaient plus pour grand-chose ! Tandis que les souverains modernes ont, dans le temple, leur mausolée, rien n'est impressionnant comme cette foule de monarches, parmi lesquels il en est de célèbres, qui, dans ces caves, où l'on est saisi par d'acres relents, n'ont plus qu'une petite place, étroitement mesurée, que ce charnier de princes et de princesses.

Ce sans-çon de la gardienne me réserva une autre surprise encore. Comme, afin de répartir ses services, je lui demandais, par signes (mais on se comprend toujours sur ce chapitre) si elle avait de la monnaie à un billet de dix couronnes, elle installa sur le cercueil de Charles XI, non seulement sa bougie, cette fois, mais son trousseau de clefs, et tirant de sa poche une poignée de pièces d'argent et de billon, elle les compta avec soin sur les restes de ce vainqueur des Danois, dont le malheur devait, plus tard, faire un déserte despotique. J'avais eu, en visitant cette sépulture royale, plus de pittoresque que je n'en attendais, et je pensais au poème qu'ont pu écrire sur cette scène le roi Oscar, se plaignant parfois, dans ses vers, d'un sentiment toujours généreux, à la notation d'ironiques contrastes...

LE MOINEAU.

Je revenais de la chasse et je marchais le long d'une allée de mon jardin. Mon chien courait devant moi. Tout à coup il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui.

Je regardai le long de l'allée et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était tombé de son nid (le vent balançait avec force les boulevards de l'allée) et se tenait tout coi, écartant pitoyablement ses petites ailes à peine emplumées.

Tre or s'approchait de lui, tous les muscles tendus, quand tout à coup, s'arrachant d'un arbre voisin, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien ; et tout hérissé, éperdu, pantelant, avec un piaillement plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte et armée de dents crochues.

Il s'était précipité pour sauver son enfant, il voulait lui servir de rempart. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque et sauvage ; il se mourait, il sacrifiait sa vie.

Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux ! Et pourtant il n'avait pas pu rester sur sa branche, si haute et si sûre. Une force plus puissante que sa volonté l'en avait précipité.

Tre or s'arrêta. On eût dit que lui-même il avait reconnu cette force.

Je me hâtai d'appeler mon chien tout confus, et je m'éloignai, plein d'une sorte de saint respect.

Où, ne riez pas, c'était bien du respect que j'éprouvais devant ce petit oiseau héroïque, devant l'élan de son amour.

L'amour, pensai-je, est plus fort que la mort et que la crainte de la mort. Ce n'est que par l'amour que se meurt et se maintient la vie.

LA VIEILLE

Je marchais seul dans une vaste plaine. Et tout à coup il me sembla entendre derrière moi des pas légers et furtifs. Quelqu'un suivait ma trace avec précaution.

Je me retournai et je vis une petite vieille toute ratatinée, tout enveloppée dans des haillons

Un passant bonascale une grosse dame sur le trottoir intronçable de la rue du Canal : — Pardieu, dit-il, précipité ; je ne vous avais pas vus. — Oh ! monsieur, vous me flattez !